

Après avoir terminé précocement ses études primaires, secondaires et universitaires, Julien Arès, qui a choisi l'orientation professionnelle comme spécialité, connaît des conditions de travail originales et même divertissantes. Il nous fait part ici de quelques-uns de ses souvenirs.

Pierre Michaud

Université du Québec à Montréal

P.M. Par quel cheminement parvient-on à décider que l'on veut devenir psychologue?

J.A. Ce ne fut pas mon premier choix. À l'examen d'admission au Séminaire de Saint-Jean-sur-Richelieu, en 1954, j'avais exprimé comme premiers choix de carrière : gardien de but au hockey ou lutteur professionnel! Évidemment, je me donne l'excuse de l'âge : j'avais tout juste 12 ans! Durant la seconde moitié du cours classique, j'ai fait beaucoup d'action politique, comme secrétaire, puis comme président de l'Association des jeunesses canadiennes, l'AJC. J'ai participé avec succès à de nombreux débats oratoires et j'ai organisé, entre autres, un concours de drapeau national canadien et même, en collaboration avec des étudiants, un tribunal-école. J'étais profondément intéressé et inspiré par les revues l'Action nationale et Relations et leurs principaux auteurs dont Esdras Minville, économiste, l'abbé Lionel Groulx, historien et mon homonyme, le jésuite Richard Arès. Bref, mes confrères et mes professeurs m'avaient identifié comme un futur avocat ou un futur politicien. Mais, cette orientation me laissait souvent insatisfait. J'étais aussi tenté par le génie et par la prêtrise. À cette époque, il fallait d'abord faire un choix d'état de vie et considérer honnêtement la vocation religieuse; après, on devenait disponible pour les autres orientations! La médecine avait aussi ses périodes de faveur. Donc, de belles-lettres à philo II, j'oscillais constamment entre ces différents choix professionnels.

P.M. En oubliant la lutte?

J.A. En oubliant la lutte et le hockey, pour plusieurs raisons, dont la principale est que je n'ai jamais eu le physique de l'emploi. À mon entrée au séminaire, mes 44 livres et mes 4 pieds 4 pouces m'ont fait remarquer tout autant que mes notes scolaires. J'ai longtemps continué à admirer Jean Rougeau et Édouard Carpentier, tout comme Jacques Plante et Terry Sawchuck; mais j'ai transposé dans d'autres domaines que le sport leur courage et leurs qualités de champions. Tout en étant très engagé dans l'action politique et nationaliste, j'avais aussi commencé à lire systématiquement tout ce qui était publié au sujet de l'orientation professionnelle, dont la revue annuelle Carrières et les écrits de Richard Joly, C.O. que je considère comme l'un des grands pionniers de l'orientation professionnelle au Québec. Justement, au cours de l'année 1961, Richard Joly est invité par le séminaire à donner une conférence sur la profession de conseiller d'orientation. Cette rencontre a été pour moi une révélation. Cette conférence m'apprenait que le conseiller d'orientation a pour rôle de fournir de l'information sociale, économique et professionnelle, d'animer des communications et de faire des conférences. Comme j'avais toujours été reconnu comme étant loquace et bavard, aimant parler aux autres et en public, l'orientation professionnelle m'apparaissait comme une profession qui pouvait satisfaire mes talents et besoins de communication, et ce, mieux que le

droit et la prêtrise. L'orientation professionnelle comportait aussi une dimension psychologique fort importante. Le spécialiste en orientation devait apprendre à connaître, à comprendre et à évaluer les intérêts professionnels, les aptitudes spécifiques et générales ainsi que la personnalité et le système de valeurs de la personne qui le consultait. À la fin de cette conférence, j'avais presque résolu mon problème d'orientation, grâce à Richard Joly. C'est l'orientation professionnelle que je choisirais comme profession et carrière. Comment réaliser un tel projet? J'en avais une idée assez vague qui provenait de mes lectures de la revue *Carrières*. Notre préfet des études, l'abbé Louis-Philippe Létourneau, avait fait des études en psychologie et détenait un B. Ph. (Ps.). C'est lui qui organisait les fameux examens d'admission au séminaire, dont j'ai déjà parlé. Je suis donc allé le consulter. Pour lui, le parcours de formation était très clair : " Si tu t'intéresses à l'orientation professionnelle, tu dois faire des études en psychologie. L'Institut de psychologie de l'Université de Montréal offre l'option orientation. "

P.M. L'École de pédagogie et d'orientation n'existait-elle pas déjà à l'Université de Laval?

J.A. Oui, mais l'abbé Létourneau ne doutait pas de sa conviction : on ne peut pas faire convenablement de l'orientation professionnelle sans avoir de solides connaissances en psychologie et ma formation devait se faire à l'Université de Montréal! Ma première réaction à cette suggestion fut prudente et inquiète : " Ouf, ce n'est pas évident; je ne serai jamais accepté en psychologie. Il va me falloir l'équilibre mental d'un psychanalyste et toutes les compétences d'un médecin ". Il me répondait : " Ne t'inquiète pas, je te connais, va au moins visiter l'Université de Montréal, participe aux portes ouvertes et tente ta chance. " Toute ma vie, j'éprouverai la plus haute gratitude à l'égard de cet éducateur si compétent et si sage. En mai 1961, je me retrouve ainsi à l'Université de Montréal, à une réunion d'information animée par Adrien Pinard, alors directeur de l'Institut de psychologie. À la fin de la rencontre, j'ai l'occasion de lui soumettre une question qui m'inquiétait alors : " Est-ce que vous acceptez les étudiants qui n'ont que 18 ans et demi? " Amusé, il me répond de façon sympathique : " Dès que la maternelle est terminée et que vous avez réussi votre 7^e année et un peu plus, vous êtes admissible. " Cette réponse espiègle m'a satisfait et j'ai acheminé une demande d'admission à l'Institut de psychologie de Montréal. Évidemment, l'Institut nous a invités à un processus de sélection, complexe et sérieux. Et par bonheur, j'ai été reçu en entrevue par André Lussier, le grand psychanalyste. Je réaliserai plus tard comment cette expérience allait m'influencer. Lors de la toute première entrevue clinique que j'ai faite en troisième année d'études, je me rends soudainement compte que j'ai les pauses de voix, les gestes et le style d'André Lussier! Subtilement, André Lussier avait imprimé en moi un modèle de clinicien que j'admirais et qui me procurait sécurité et satisfaction durant mes premières entrevues cliniques. C'est ainsi que j'ai été accepté comme étudiant régulier en psychologie, à l'Université de Montréal, à l'automne 1961.

P.M. Comment tes parents ont-ils réagi à un choix qui n'était pas courant à l'époque?

J.A. En effet, ce n'était pas courant. Mes parents œuvraient dans le domaine du commerce au détail et comme tels, c'étaient des gens débrouillards qui avaient créé leur entreprise et leur propre emploi. Ils étaient habitués à accueillir toutes sortes de gens et d'idées. De même, plus tard, j'ai pu vérifier que beaucoup de psychologues et d'étudiants en psychologie sont des fils et des filles des gens de commerce, dont Gattuso, Greenberg, Steinberg... Bref, je n'ai eu droit à aucune réaction négative, bien que ma mère aurait aimé, sans insister, que je sois prêtre comme d'autres cousins de la famille, tel Paul-Émile Arès et les trois abbés Fournier. Mes parents savaient comment j'avais cherché sérieusement ma voie durant quatre ans; je les avais informés régulièrement sur l'orientation, sur l'importance d'offrir des ressources et des solutions aux étudiants et aux travailleurs; tout leur paraissait acceptable et honorable. Il faut bien le reconnaître, le domaine du commerce favorise l'ouverture d'esprit, parfois de façon

excessive : le client a toujours raison et un bon marchand peut aussi bien accueillir ses adversaires que ses amis, s'ils viennent " l'encourager " et s'ils paient bien leurs factures. Sur ce thème du choix professionnel, j'aurais une brève anecdote à raconter. Mon grand-père et parrain, né en 1886, me demande : " Depuis le temps que tu étudies, tu fais quoi, tu t'en vas vers quoi? Est-ce que tu vas faire un docteur ou un curé? " Je lui réponds : " Je m'en vais en psychologie. " " Quoi, qu'est-ce que c'est ça? " Je m'explique simplement et affectueusement. Il a eu l'air satisfait; son sourire bienveillant me confirmait que c'était valable; mais je ne suis pas sûr de ce qu'il a compris.

P.M. Pourquoi as-tu commencé si jeune tes études de psychologie?

J.A. C'est parce qu'on m'a pressé de grandir. À l'automne 1948, l'école primaire St-Bernardin de Waterloo manquait de locaux. On a alors choisi les sept premiers de classe et on les a faits passer d'une première année à demi-temps à la troisième année, à temps plein! Je venais ainsi de gagner une année. Mais je ne trouvais pas ça facile au début. J'ai été très triste et très inquiet de perdre tous mes amis et de me retrouver déjà en troisième année. Mais la suite s'est bien passée. Plus tard, en 1954, au Séminaire de St-Jean, le cours classique se faisait selon deux parcours d'études : un d'une durée de huit ans et l'autre de sept ans. Comme mon dossier scolaire était très fort, j'ai été classé en éléments A, ce qui me qualifiait pour faire la syntaxe spéciale puis la versification en sautant la méthode. C'est ainsi que, deux ans plus jeune que mes confrères, à 18 ans et 11 mois, je devenais bachelier ès Arts.

P.M. Après la maternelle!

J.A. Après la maternelle.

P.M. Comment se sont passées tes études en psychologie?

J.A. Je ne connaissais pratiquement rien de la psychologie. J'allais en psychologie pour apprendre l'orientation et je me suis vite rendu compte qu'on n'étudiait pas l'orientation avant la troisième année! J'avais lu Les prodigieuses victoires de la psychanalyse de Daco et j'avais étudié aussi la caractérologie de René le Senne, sans plus. Je n'avais pas " mangé " de psychanalyse pendant deux ou trois ans comme d'autres confrères. La psychologie, c'était un monde nouveau, un monde où je découvrais tout en même temps et je n'ai vécu ni réticence ni déception dans cette aventure.

P.M. Même lors de la première année?

J.A. Même lors de la première année. Mais avant d'aborder ce thème de la première année, j'aimerais rappeler un souvenir que je trouve encore savoureux, malgré le temps passé. Lors de l'initiation en psychologie, parmi les rites et les tours qu'on a coutume d'imposer aux " nouveaux ", on nous a fait faire un baptême et une profession de foi! Les deux pieds dans des chaudières d'eau, tous les nouveaux étudiants et étudiantes devaient " renoncer à St-Thomas, à ses pompes et à ses œuvres et s'attacher à Freud pour toujours "! Revenons à la première année de psychologie. J'ai toujours été intéressé par les mathématiques et les sciences que je réussissais bien. Alors, quand j'ai suivi mes cours de statistiques avec Guy Lavoie, je retrouvais des mathématiques, appliquées et assez peu difficiles. De même, les cours de psychophysiologie de Bruno Cardu, avec ses méthodes audiovisuelles d'avant-garde, m'ont fasciné tout autant que la chimie et la biologie que j'avais toujours beaucoup aimées. Aucune matière ne m'a vraiment déçu. Parfois, j'ai trouvé le parcours un peu long et un peu large. On traitait plus souvent des espèces animales que des humains, même des épinoches africains et de leurs parades épigamiques, comme le faisait sans se lasser le père Dominique Salman. J'ai

joué le jeu avec agrément et succès, d'autant plus que je n'avais d'attente ni précise ni rigide quant au curriculum de ma formation.

P.M. Oui, mais souvent les étudiants trouvent la première année très difficile parce que cela ne correspond pas à leurs rêves.

J.A. Oui, cette première année était difficile et austère. On nous faisait comprendre dès les premiers cours que le psychologue n'est pas un philosophe, un " sage de fauteuil ". On nous structurait déjà une identité distincte et parfois combative. On nous formait une conscience et un surmoi de science appliquée. On voulait que dans l'équipe de santé mentale, le psychologue soit le scientifique, celui qui est capable d'appliquer le savoir, le savoir-faire et le savoir-être de la science du comportement. Pour acquérir une discipline de science appliquée, il fallait pratiquer et maîtriser la rigueur des statistiques et des méthodes expérimentales; il fallait aussi cultiver le souci de l'objectivité et de la mesure valide et fidèle, tel que développé par la sensorimétrie et la psychométrie. Certains étudiants ont trouvé ce cheminement très difficile et nous ont quittés. Personnellement, j'ai facilement adhéré à cette conception du psychologue et de sa formation. D'ailleurs, cette formation scientifique nous a bien servis dans plusieurs champs de pratique et tout particulièrement auprès des tribunaux. Depuis longtemps, les travailleurs sociaux ont reçu de grandes responsabilités dans l'évaluation ou le suivi des cas cliniques et mésadaptés; mais, ils n'étaient pas reconnus comme des experts par les juges et les avocats. Par contre, les psychologues, dès les années 1966-1967, ont été appelés à " éclairer la justice " à titre d'experts reconnus par les divers niveaux de justice. Le milieu judiciaire nous reconnaissait une compétence d'évaluation clinique à la fois dotée d'objectivité et d'intuition subjective.

P.M. Avant d'en arriver à ta profession ou à la pratique de ta profession, as-tu des souvenirs ou des anecdotes au sujet de tes études qui illustrent ce temps-là?

J.A. Assez peu, sauf l'épisode coloré et assez savoureux de la peur des rats blancs. À l'automne 1961, nous avons vécu l'entrée des filles à l'université, en plus grand nombre. C'est la première année que l'École de polytechnique a sa propre reine du carnaval; sa reine est une étudiante inscrite en Polytechnique! Depuis de nombreuses années, lors du carnaval étudiant, Polytechnique devait " recruter " sa reine à la faculté de pédagogie. L'entrée massive des filles à l'université a été vécue avec enthousiasme de part et d'autre. En 1961, nous sommes loin de la guerre des sexes que vivront les jeunes qui nous ont suivis. Après sept ou huit ans d'études intensives, nous arrivions de collèges classiques, non mixtes, même pour les pièces de théâtre! À cette époque, même âgés de plus de 18 ans, nous risquions de nous faire exclure du collège pour la simple raison d'avoir échangé de la correspondance entre garçons et filles ou de s'être liés d'amitié! Cette année-là, l'Institut de psychologie accueille huit jeunes filles intéressantes, intelligentes et gracieuses. Tout se passe très bien; mais les laboratoires de psychologie expérimentale allaient bientôt les confronter : les fameux rats blancs n'ont pas manqué de créer de vives émotions. Très souvent, les garçons étaient appelés à l'aide. Plutôt, nous nous portions volontaires pour donner un coup de main aux consoeurs qui avaient une sainte peur des rats. Ma meilleure amie, qui est devenue plus tard ma fiancée et mon épouse, m'a donné de belles occasions de la sécuriser. Quant aux autres parties de la formation, je n'ai pas de souvenirs très marquants, tout s'est passé normalement.

P.M. Finalement, en troisième année d'études, tu as pu te retrouver en orientation?

J.A. Oui.

P.M. Se retrouver enfin dans son champ d'intérêt premier doit tout de même apporter une sorte de soulagement ou de bonheur?

J.A. J'ai ressenti du bonheur plutôt que du soulagement. Comme je l'ai déjà mentionné, j'ai beaucoup aimé la formation scientifique et je me suis passionné, entre autres, pour la psychométrie et les techniques projectives. Tout en respectant les exigences de standardisation de la psychométrie, j'ai toujours essayé d'appliquer les tests psychologiques de façon thérapeutique. Pour moi, l'évaluation psychologique doit être une expérience humaine qui comporte un sens personnel et elle est source de connaissance et de compréhension de soi améliorées. Cette conviction qui me vient de la psychologie de l'orientation, je l'ai appliquée, dans la mesure du possible, tant en orientation qu'en psychologie clinique. De fait, je venais d'un milieu de culture polyvalente. Le collège classique permettait de développer une culture humaniste très large. Je ne m'attendais donc pas à une formation pointue, comme en génie où se suivent les cours béton 1, béton 2, puis acier 1, acier 2, acier 3, etc. Je commence donc la troisième année, je choisis l'option " psychologie de l'orientation " et j'écarte les six ou sept autres spécialités offertes. Je n'ai pas choisi la psychologie clinique pour diverses raisons. À l'époque, le psychologue clinicien qui travaillait dans les hôpitaux et dans les organismes du ministère de la Santé était presque toujours utilisé comme un " testeux ". Je voulais faire de l'entrevue psychologique et je voulais m'initier à la psychothérapie; la seule porte évidente pour y arriver était l'option " psychologie de l'orientation ". De plus, j'avais l'intuition que dans le domaine de l'orientation, on apprenait à lire les ressources des gens plutôt que leurs problèmes, conflits, symptômes, mésadaptations et pathologies. Confiant et optimiste, j'aime bien amplifier la musique d'un disque plutôt que d'échantillonner et de codifier ses " fissures ". Enfin, je mentionnerai une troisième raison à mon choix, l'influence de Roger E. Lapointe, Ph.D. Tout jeune docteur en psychologie, responsable de l'option psychologie de l'orientation, il dégagait, avec son accent de Québécois, son style moderne et dynamique, un charisme et un leadership efficaces. Sept ou huit étudiants ont choisi, comme moi, l'option " psychologie de l'orientation ", avec grande satisfaction tant pour la formation que pour les stages en milieux scolaires primaires et secondaires. Nous avons surtout bénéficié des ateliers de motivation et d'encadrement pour la recherche et la thèse de licence en psychologie. Roger E. Lapointe a su nous guider et nous amener tous à compléter un L.Ph. (Ps.) avec succès et une certaine confiance, malgré la " thésite aiguë " qui nous tirait continuellement.

P.M. Après cela, as-tu fait la scolarité de doctorat?

J.A. Après cela, je suis tenté par le doctorat. Entre autres, je suis fasciné par les recherches sur la désirabilité sociale et la désirabilité personnelle. Je produis un projet d'études différentielles entre les Canadiens-français et les Canadiens-anglais. Gilles Auclair, Ph.D., accepte ce projet et le parraine. Je fais une demande au Conseil national des arts et j'obtiens une bourse de recherche pour le doctorat. À l'automne 1964, je commence la scolarité et les stages de doctorat. Mais, tout à coup, une évidence s'impose : " À 21 ans et demi, je m'en vais où, avec ça? "; C'est le fameux " Quo vadis "! Je n'ai vécu à peu près aucune expérience personnelle ni conjugale ni sociale ni communautaire. On me soumet diverses informations et je décide plutôt de commencer ma pratique professionnelle, de travailler à l'emploi du Service social de St-Hyacinthe. Je choisis donc de continuer une formation concrète en psychothérapie plutôt que de prendre une voie théorique pour avoir un Ph.D.

P.M. Tu abandonnes alors le doctorat?

J.A. Oh, ça m'a pris beaucoup de courage; j'ai recommencé plusieurs fois ma lettre de démission et surtout la lettre au Conseil national des arts dans laquelle je renonçais à ma bourse de recherche! D'autres facteurs sont venus me conforter dans ma décision. Entre autres, les étudiants des options appliquées qui nous précédaient de peu accédaient rarement au Ph.D. Je me souviens, entre autres, d'un excellent étudiant en psychologie clinique qui s'est présenté deux fois au doctorat, sans succès et qui a finalement obtenu son Ph.D. grâce à un

projet de recherche en psychologie expérimentale avec des rats blancs. Par la suite, il a pratiqué toute sa vie en psychologie industrielle!

P.M. Alors, à 21 ans, tu te lances dans la pratique?

J.A. Oui, à 21 ans et 10 mois; ce n'est pas très vieux. J'avais déjà commencé un peu la pratique professionnelle : durant mes études universitaires, j'ai eu l'occasion de travailler au Service social d'Iberville qui était une filiale du Service social de St-Hyacinthe. Je raconte ici une anecdote qui ne pourrait pas se produire de nos jours. À l'été 1962, sans s'annoncer, arrive à la maison, Conrad Foisy, T.S.P., vague cousin par alliance, qui est directeur adjoint du Service social de St-Hyacinthe. Il me dit : " J'ai entendu dire que tu as étudié en psychologie; on aurait besoin d'un "psychologue", va chercher les tests dont tu as besoin, tu commences lundi matin, à la filiale d'Iberville ". Aussi incroyable que cela! Sur le coin de la table de la cuisine chez mes parents, sans description de tâche, j'obtenais carte blanche et un budget généreux pour acheter les tests dont j'avais besoin et j'entrais à l'emploi du Service social d'Iberville où je devais tout simplement m'occuper des problèmes qui se présentaient!

P.M. Étais-tu encore étudiant à ce moment-là?

J.A. Oui. Je finissais ma première année de psychologie. En fait, la filiale d'Iberville était un bureau socio-économique, qui s'occupait de bien-être social; mon patron m'amenait visiter des chômeurs chroniques pour les motiver à se trouver un emploi pour l'été. C'est ainsi que j'ai commencé à travailler dans le domaine socio-économique, au cours des vacances de 1962 et 1963, à Iberville. Puis en 1964, le même directeur me téléphone et me dit : " Julien, le Service social de St-Hyacinthe a besoin de toi; achète-toi une auto, n'importe quoi, une Volks; tu commences lundi prochain; il y a un poste à temps plein pour toi là-bas "

P.M. Commençait-on toujours les emplois le lundi matin?

J.A. Avec Monsieur Foisy, probablement que oui. Je me souviens surtout de la date; c'était le 29 mai 1964. Travailler à St-Hyacinthe me plaisait et me convenait tout à fait. On me connaissait vaguement; j'avais participé à quelques réunions du personnel des filiales à la centrale de St-Hyacinthe. On me propose donc un poste à temps plein comme psychologue. Je devais répondre aux besoins cliniques des clients et offrir des consultations aux collègues de travail.

P.M. Qui sont ces collègues-là?

J.A. Quelques rares travailleurs sociaux professionnels, quelques travailleurs d'expérience et une majorité d'assistants sociaux diplômés, des ASD. Et moi, je devenais le premier psychologue à travailler à temps plein dans une Agence de service social au Québec! Il faut se rappeler que nous sommes en 1964. Le directeur général du Service Social de St-Hyacinthe est un prêtre, le chanoine Roland Frigon; le directeur adjoint est Conrad Foisy, dont j'ai déjà parlé. Cet homme coloré et dynamique mériterait d'avoir une statue en son honneur; de formation universitaire, de la première heure, ce travailleur social professionnel a été un pionnier remarquable du Service Social au Québec. La Centrale de St-Hyacinthe regroupait déjà en un même lieu et avec compétence plusieurs services : foyers nourriciers, adoption, personnes âgées, services socio-économiques, chômeurs chroniques et autres. Je me souviens des premières références de cas, parfois originales. " Je voudrais te faire voir quelqu'un ", me lance un confrère. Il prend alors son paquet de cigarettes, en déchire le coin, m'écrit le nom et l'âge du sujet référé et il ajoute : " Là, il faut qu'il passe devant le tribunal; je veux savoir s'il a vraiment volé dans un magasin ". J'ai dû lui expliquer un peu que je n'avais pas de boule de cristal et l'aider à formuler ses motifs de consultation. " Qu'est-ce que tu veux savoir en

l'envoyant chez le psychologue? " Il répond : " Je veux savoir s'il a volé ". Je lui explique : " Ce n'est pas moi qui suis le mieux placé pour savoir cela; moi, je peux t'aider à connaître et à comprendre ton sujet; ensemble, nous pourrions peut-être éclairer le tribunal pour que le juge prenne une décision plus réaliste, plus rééducative. " Il me répond : " C'est ça que je veux, je ne savais pas comment le dire. " C'est ainsi que la collaboration psychosociale a commencé. Nous avons tout bâti, tout inventé et improvisé souvent. À cette époque, tout était permis sauf ce qui était défendu et rien n'était défendu ou à peu près. Il fallait seulement être approuvé moralement par l'autorité religieuse de St-Hyacinthe! Un peu spécial, n'est-ce pas? Mes tout premiers clients me sont venus par les bons soins du clergé de St-Hyacinthe; on m'a confirmé plus tard, qu'ils étaient des " clients-espions ", selon une coutume assez fréquente d'alors! On voulait vérifier, entre autres, si je pratiquais selon un système de valeurs qui méritait un " nihil obstat " et un " approbatur "!

P.M. As-tu d'autres anecdotes sur St-Hyacinthe?

J.A. Oui. Tout au début de mon emploi, la Direction a organisé une grande réunion du personnel pour me permettre de me présenter et de faire connaître les services de psychologie que je pouvais offrir. Évidemment, on m'a questionné beaucoup sur l'évaluation psychologique, les tests, le contenu des histoires sociales, etc. À la fin, un travailleur social narquois et subtil me demande : " Qu'est-ce que vous pensez des psychiatres? " Avec ma candeur spontanée, je réponds : " Je pense beaucoup de bien des psychiatres ". Mais en réalité, j'en n'ai rencontré qu'un seul, J.E.A. Marcotte. Il avait 75 ans et il nous avait enseigné l'hygiène mentale à coups d'anecdotes, comme un humoriste avant le temps. Je me rendais soudainement compte que la formation universitaire d'alors avait totalement négligé la connaissance des autres professions et qu'elle nous avait préparés plus aux affrontements et aux conflits qu'au travail multidisciplinaire créatif et efficace. Je me souviens d'une autre expérience un peu spéciale. Comme on découvrait petit à petit ce que pouvait faire un psychologue, on m'a donné des cas à évaluer et à suivre; mais on m'a aussi confié un beau projet de recherche. À l'époque, les services socio-économiques étaient encore intégrés au Service social et la Direction était spécialement préoccupée par le problème du chômage chronique. Comme j'étais connu aussi comme psychologue de l'orientation, on m'a demandé si je pouvais concevoir un projet pour étudier cette problématique dans la région de St-Hyacinthe. Il s'agissait d'évaluer aussi bien les données sociales que les ressources cognitives, les intérêts professionnels, la dynamique de la personnalité ainsi que les expériences de travail des personnes référées. Un petit comité de recherche me construit un échantillon de chômeurs chroniques qu'on me confie sans autre précision. Assez tôt, il devient évident que cet échantillon est biaisé et sans valeur représentative. Les premiers chômeurs chroniques référés étaient des jeunes filles prostituées, des " ressources sociales " qui venaient du marché à foin de St-Hyacinthe. C'était plutôt coloré. J'étais très heureux d'avoir acquis un surmoi scientifique et de réaliser une recherche psychosociologique plutôt que de faire du suivi de cas! Je termine avec une brève anecdote. Dans mon milieu de travail, l'enthousiasme pour la psychologie se développe sainement et la Direction engage un deuxième psychologue, ma fiancée, qui était spécialisée en psychologie de l'éducation et de l'enfance, ce qui convenait parfaitement aux besoins des services d'adoption et de foyers nourriciers. Mais une fois de plus, le problème des locaux me touche. Comme la direction du Service social est très courtoise, on installe la nouvelle venue dans mon beau bureau. Pour moi, on vide une garde-robe du service des foyers nourriciers; on enlève les cintres et les armoires et on fait un ménage convenable. Je me retrouve relocalisé dans un local de 5' X 7', étroit et forcément chaleureux, avec une fenêtre sympathique.

P.M. Et cette fiancée, comment s'appelait-elle?

J.A. Lucille Lévesque, de l'Université de Montréal, de la même promotion que moi. Nous avons commencé par aller dîner ensemble régulièrement, nous avons étudié et fait des laboratoires ensemble. Pour notre première sortie, rien de banal, je l'avais invitée à l'assemblée générale de l'Association des psychologues du Québec, été 1962!

P.M. De la Corporation?

J.A. Non, l'Association des psychologues existait avant la Corporation. La Corporation a été créée un peu plus tard, en 1964.

P.M. Ensuite, tu te retrouves à Sherbrooke?

J.A. Oui, par un concours exceptionnel de circonstances. Au début de 1965, les deux premiers psychologues à travailler à temps plein dans un Centre de service social au Québec œuvraient à St-Hyacinthe. Tout à fait par hasard, nous rencontrons une consoeur de classe, Mireille Létourneau, qui travaillait comme psychologue à la Clinique médico-psychologique de Sherbrooke. Elle s'informe si des postes de psychologue sont disponibles à St-Hyacinthe. Elle nous explique qu'elle travaille dans une clinique d'hygiène mentale, que son mari est muté dans la région de St-Hyacinthe et qu'elle voudrait quitter Sherbrooke pour s'établir à St-Hyacinthe. La perspective de changer d'emploi nous intéresse et nous allons donc visiter la Clinique médico-psychologique de Sherbrooke. C'est une clinique d'hygiène et de santé mentales qui a été fondée, tout comme 13 autres cliniques dans le Québec, en 1959. Il s'agit d'une clinique multidisciplinaire, où l'on compte sept professions reliées à la santé mentale. On y retrouvait, entre autres, un psychologue " sénior ", Daniel Husar, Ph.D., qui était psychanalyste de l'École de Zilboorg et qui nous offrait formation et supervision en psychothérapie analytique. Jean-Paul Daunais, Ph.D, psychologue, y pratiquait aussi la psychothérapie et il pouvait nous former à la psychothérapie humaniste. Orientation, counseling, psychothérapie, mon cheminement se précise. Nous avons beaucoup de défis, beaucoup de projets intéressants à réaliser à St-Hyacinthe; mais à Sherbrooke, on nous offrait plus. Non seulement, il y avait un poste de psychologue disponible, mais deux! En même temps que Mireille Létourneau, René L'Écuyer, aussi psychologue clinicien, quittait la Clinique pour devenir professeur au Département de Psychologie de l'Université de Sherbrooke. Sous la supervision de Dr Dollard Cormier, Ph.D., il obtient son Ph.D. et sa vie universitaire toute consacrée à la recherche le fera reconnaître comme un chercheur éminent dans le domaine de la genèse du Soi. Un dernier argument a beaucoup facilité notre décision : à l'été de 1965, on a fini la construction de l'autoroute des Cantons-de-l'Est; Sherbrooke se rapprochait d'environ une heure de nos villes d'origine, Iberville-sur-Richelieu et Ville La Salle. En l'espace de 48 à 72 heures, notre décision est prise, l'une des meilleures de notre vie, d'ailleurs. Après notre mariage, nous devons nous installer dans un logement à St-Hyacinthe. Le 12 juillet 1965, c'est à Sherbrooke que nous emménageons, pour occuper deux postes de psychologues à temps plein à la Clinique médico-psychologique.

P.M. Est-ce que c'était encore un lundi matin?

J.A. Non, c'était un jeudi matin. C'est absolument incroyable! L'administration comportait tout de même des règles, mais elles étaient simples et discrètes; les directeurs savaient et pouvaient, je pense, naviguer avec la force des courants et du vent. Une seule ombre au tableau : la Clinique médico-psychologique occupait de très vieux locaux, avec des planchers nouveaux et tout croches. La salle d'observation pour la psychothérapie était équipée d'un miroir sans tain d'à peu près 24 pouces par 18; on devait se grouper autour d'un bain désinstallé pour regarder, superviser ou assister à la thérapie derrière le miroir. C'était loin d'être adéquat mais, tel qu'on nous l'avait promis, dès le 1er septembre 1965, nous emménageons dans de nouveaux locaux fort adéquats. Voilà, comment s'est passée notre

arrivée à Sherbrooke. Comme beaucoup de Sherbrookoïses, nous étions des gens venus d'ailleurs, plus ou moins immigrants. Mais combien de fois nous nous sommes félicités de ce choix, parce que, entre autres, on retrouvait en Estrie une tradition de psychologie qui remontait à 1949, l'année de fondation de la Société de réhabilitation. La région comptait alors environ 200 orphelins, garçons et filles, abandonnés, sans éducation et sans instruction. On les avait regroupés autour d'une ferme pour les nourrir et leur fournir des expériences de travail. La Société de réhabilitation comprenait la Société d'adoption, le centre de Service social et Notre-Dame de la Joie, qui deviendra plus tard, l'Institut Val du Lac, pour les garçons et le Centre Notre-Dame de l'Enfant, pour les filles. Ces organismes novateurs regroupent des personnes toutes dédiées aux besoins multiples de ces jeunes et des professionnels compétents, dont deux psychologues cliniciens : Daniel Husar, Ph.D. déjà mentionné et Jean-Charles Lessard. Je leur reconnais ainsi qu'à leurs équipes le singulier mérite d'avoir évité aux orphelins de l'Estrie le sort tristement célèbre des orphelins de Duplessis des autres régions du Québec! Daniel Husar, Ph.D., nous arrive après la guerre de 1945. Il s'enfuit de la Tchécoslovaquie devenue communiste, sans rien, sans diplômes. Caché dans les fossés, il traverse l'Europe de l'Est, la nuit; il atteint enfin la Belgique et il y acquiert une certaine maîtrise du français. Comme psychologue, il saura créer des procédures simples et valides pour évaluer les potentiels cognitifs et socioémotifs de nos orphelins. Quant au psychologue Jean-Charles Lessard, je mentionnerai brièvement qu'il a été parmi les grands spécialistes de la déficience mentale au Québec. Il a ensuite poursuivi sa carrière à l'Université Laval comme professeur et comme chercheur. À leurs côtés, se tient un futur psychologue, l'abbé Euchariste Paulhus, qui sera l'un des fondateurs de l'Institut Val du Lac et de la psychoéducation au Québec, ainsi qu'une compétence mondialement reconnue dans le domaine de l'enfance et de l'adolescence. À cette même époque, notre région accueille des religieuses missionnaires venues de Yougoslavie : les soeurs dominicaines des Saints-Anges-Gardiens; elles détiennent une formation d'infirmières et d'enseignantes qu'elles amélioreront sans cesse. Spontanément, elles prennent en charge les repas, les mesures d'hygiène et l'éducation de base des garçons et des filles. Petit à petit s'organiseront les structures de la Société d'adoption, du Pavillon Perreault, puis du Centre Notre-Dame de l'Enfant. À propos, Lucille et moi, nous y travaillerons de 1966 à 1989 à temps partiel comme psychologues en mésadaptation sociale et en déficience mentale chez les filles. Cette expérience clinique fort significative me permettra, entre autres, d'être reconnu, en 1981, par l'Ordre des psychologues du Québec, comme l'un des douze premiers psychologues-experts auprès de la Société de l'assurance automobile du Québec " pour évaluer les séquelles neurologiques et émotives des victimes d'accidents de la route ".

P.M. Mais, où se trouve l'orientation là-dedans?

J.A. Comme la prose dans la vie du Bourgeois Gentilhomme de Molière. L'orientation professionnelle fait partie régulièrement et continuellement de ma pratique professionnelle. Elle en est même souvent la récompense. Depuis que j'exerce en pratique privée, soit depuis 1974, ce qui fera bientôt 30 ans, je revois les saisons d'automne et d'hiver me ramener les plus belles promesses du secondaire et du collégial. Ces étudiants me sont envoyés par des écoles privées et publiques, mais surtout par " le téléphone arabe " des clients, des amis et des parents satisfaits des services reçus antérieurement. En Estrie, les conseillers d'orientation travaillent presque tous en pratique publique soit dans le secteur de l'éducation, soit dans les organismes liés à l'emploi, soit encore à la CSST et à la SAAQ. Ils sont généralement débordés et peu accessibles. Depuis de nombreuses années, je me suis assuré de la collaboration de Rachel Sanschagrin, C.O., pour les besoins particuliers d'information professionnelle. Comme je suis le seul psychologue de l'orientation de l'Estrie et l'un des rares du Québec, je ne m'inquiète pas trop de la concurrence. Dès la demande de services au téléphone, j'explique toujours les conceptions de mon rôle en orientation scolaire et professionnelle. Quand les gens veulent se connaître et se comprendre pour acquérir plus de maturité vocationnelle et

participer activement à leurs décisions et démarches d'orientation, ce n'est plus un conseiller en orientation, ni un " aigilleur " qu'ils cherchent, mais un psychologue de l'orientation. Je dois avouer que " j'échappe " assez peu de candidats à l'orientation avec cette conception axée sur le counseling et la maturité. En bref, le counseling d'orientation est un acte professionnel complet, de court terme, qui allie au mieux évaluation, interprétation, information et conseils, croissance psychologique, prise de décisions et mise en marche d'actions concrètes. Avec le temps, je compte dans mes ex-clients une belle brochette de succès professionnels, dont un travailleur social et MBA, qui a rempli le lourd mandat d'être le secrétaire de la Commission Batshaw. Je me souviens tout autant de l'histoire pathétique d'un étudiant exceptionnel (Q.I. au-delà de 150) qui avait multiplié lamentablement les échecs en architecture, faute d'aptitudes perceptuelle et spatiale. Après counseling et réorientation tenant compte du style logique verbal de sa pensée, il acquiert avec confiance et compétence baccalauréat, maîtrise et doctorat; il devient ensuite un brillant juriste, nommé très tôt juge de la Cour Supérieure. Quelle récompense! Enfin, une de mes belles joies professionnelles me vient d'un conseiller d'orientation qui arrive en consultation, en état d'épuisement professionnel et au bord du désespoir. Il remet tout en question, prêt à " sauver ses meubles ", à n'importe quel prix. Assez tôt, se développe une complicité exceptionnelle entre deux générations de spécialistes en psychologie de l'orientation. Au-delà des âges et du temps passé, nous nous reconnaissons comme semblables et frères d'une même culture humaniste, confiante et optimiste. En bref, il a accueilli et acquis, sans remise en question obsessive, une conception de soi renouvelée qui lui a permis de réussir de nouveau ses adaptations professionnelles. Récemment, on l'a appelé à postuler pour un poste administratif de niveau supérieur; il a " décroché " ce poste et il exerce avec compétence et satisfaction ses nouvelles fonctions professionnelles. En corollaire avec le counseling d'orientation, j'ai réalisé au Centre-Notre-Dame de l'Enfant, avec Margita Sprajcer, psychoéducatrice et directrice générale, des sessions de sélection de personnel en rééducation, durant 13 ans. De retour à l'histoire des ressources psychologiques en Estrie, je passe vite sur les années 1949 à 1959, pour arriver à la création d'un organisme tout à fait remarquable, à mon sens : la Clinique médico-psychologique. L'année 1959 a connu le grand vent de création des cliniques d'hygiène et de santé mentales. Quatorze régions du Québec reçoivent, du ministère fédéral de la Santé, budgets et mandats pour créer une telle ressource communautaire. La région de Sherbrooke en fait tout autant et, dès le départ, l'accent ne sera ni médical ni social! C'est très clair, la Clinique sera multidisciplinaire et on y traitera les trois dimensions de l'approche bio-psycho-sociale. En résumé, je fais mes études universitaires en psychologie, option " psychologie de l'orientation "; j'assume ensuite les fonctions de psychologue à St-Hyacinthe, puis à Sherbrooke; j'entreprends tôt une formation complémentaire en psychothérapie. Régulièrement, je ferai de l'orientation scolaire et professionnelle ainsi que de la sélection de personnel, mais aussi beaucoup d'interventions cliniques. Comme je travaillais en clinique multidisciplinaire, les travailleurs sociaux m'initient et m'y m'associent à leurs interventions de thérapie conjugale. Entre autres, Mireille Beaupré, T.S.P., me demande des évaluations psychologiques; je vais alors mettre au point un processus original d'évaluation qui permettra d'évaluer non seulement les deux conjoints mais aussi le trait d'union conjugal. Au cours de mes lectures, j'avais appris que des psychologues américains avaient utilisé le Rorschach pour faire des évaluations de consensus, avec des gangs de délinquants. Cette procédure s'était avérée beaucoup plus valide pour connaître la dynamique des individus et du groupe en interaction. Pourquoi ne pas utiliser le Rorschach pour des couples? Entre autres, Gabrielle Clerk, Ph.D., notre spécialiste renommée du Rorschach, s'était bien intéressée à cette innovation projective.

P.M. C'est la projection vécue vraiment?

J.A. Absolument. Le Rorschach de consensus demandait, dans un premier temps, la même création habituelle de réponses personnelles et subjectives devant une même série de cartes vagues et indéfinies. Par la suite, je réunissais les deux conjoints et je leur demandais de

produire une réponse conjointe à chacune des dix cartes. Cette procédure met en évidence, par provocation bienveillante, les processus de communication et de décision, les jeux de pouvoirs et de stratégies, tels qu'ils sont vécus à la maison, dans la vraie vie! Si je poursuis l'historique des ressources cliniques en Estrie, je dois mentionner que, dès 1966, la Cour du bien-être social demande à notre clinique de faire des évaluations psychologiques pour sa clientèle. Comme j'arrivais en fonction, on m'a confié le mandat de faire ces évaluations psychologiques, de participer aux discussions de cas et témoigner au tribunal. J'ai donc travaillé régulièrement avec le Centre de service social pour les cas de protection et de délinquance légère, mais aussi avec les agents de probation, les avocats et les juges du système judiciaire. À cette époque, rares étaient les médecins ou les psychologues qui voulaient travailler avec le milieu judiciaire; on faisait tout pour éviter d'aller " perdre son temps " à la cour ou de se faire " mettre en boîte " par les avocats. Comme je l'ai raconté au début de l'entrevue, mes allures et ma réputation de quasi-avocat m'ont servi au mieux. Cette collaboration avec la Cour du bien-être social me permettait de compléter ma synthèse professionnelle. Vraiment, la démarche d'orientation professionnelle n'est jamais ponctuelle et définitive, mais dynamique, et elle suit les tendances et les événements d'une vie. Je comprenais naturellement les avocats et les juges et c'était facile pour eux aussi de travailler avec moi. Donc, de 1966 jusqu'à maintenant, j'ai toujours travaillé avec confiance et satisfaction comme psychologue-expert, auprès des divers paliers de la justice, dans les problématiques suivantes : mésadaptation sociale, délinquance, compétence éducative, droits de garde et de visites... De plus, comme responsable de l'évaluation psychologique et d'une équipe de cinq psychologues à la clinique médico-psychologique, comme membre du comité administratif et du comité d'orientation des cas, je m'initie tôt à la gestion participante et coopérative, telle que pratiquée avec agrément et compétence par Romuald Voyer, T.S.P., et directeur administratif de la clinique. Sous sa gouverne, la Clinique médico-psychologique s'est intéressée très sérieusement aux problèmes psychosociaux, dont les troubles d'apprentissage scolaire. Dès 1967-68, Jacques Boisseau, M.Ps., psychologue, crée et organise, en collaboration multidisciplinaire, des services spécialisés d'évaluation et d'intervention, offerts non seulement à Sherbrooke, mais aussi à Coaticook et à Lac-Mégantic.

P.M. En somme, voilà l'histoire d'un psychologue clinicien qui n'a pas été un " testeux "!

J.A. En effet. Jamais, je ne me suis laissé " utiliser " comme un technicien, juste bon à remplir des commandes. Quand un psychiatre, un travailleur social ou un psychoéducateur désirait une évaluation psychologique, j'accueillais, bien sûr, sa demande de services; mais je vérifiais toujours son questionnement clinique et ses motifs de consultation. J'appartiens à la génération de la Révolution tranquille et des Cyniques. Avec clarté et humour, je ne me suis jamais gêné pour transmettre le message que toute consultation psychologique n'a de valeur que si elle répond avec justesse à des besoins de connaissance et de compréhension cliniques. D'ailleurs, il a été vite reconnu par tous, que c'est le psychologue qui est le mieux qualifié pour évaluer s'il utilisera un " 16 PF de Cattell ", un " Rorschach " ou tout autre test. J'ai toujours considéré comme essentiel d'utiliser les méthodes psychométriques et projectives, comme il se doit et comme elles le méritent. L'évaluation psychologique doit assurer l'objectivité et la validité des procédures et des interprétations. Mais elle comporte aussi une valeur subjective et existentielle. Les tests font vivre des situations de vie qui mettent en évidence les ressources de créativité et d'adaptation du sujet examiné. Être un " testeux ", non merci; il n'en était pas question, et j'avais mieux à offrir. En tant que professionnel de la santé mentale, je n'ai jamais cessé de développer une polyvalence sélective de compétences, tant en psychologie de l'orientation qu'en psychologie clinique.

P.M. Voici de beaux souvenirs! Il est toujours possible d'en ajouter, mais merci pour ceux-là et pour cette rencontre fort agréable.

J.A. Merci beaucoup, Pierre. L'atmosphère de l'entrevue et notre complicité entre psychologues m'ont beaucoup inspiré. Je terminerai cet échange en mentionnant brièvement que le 29 mai 2004, j'aurai complété 40 ans de pratique d'une profession qui m'aura apporté constamment satisfaction et bonheur.

Propos recueillis le 23 mars 2003